

D'un bord à l'autre.

Copyright 2015

ISBN : 979-10-93953-15-1

Table des matières.

« Si le désir veut consommer, l'amour veut posséder. Alors que la satisfaction du désir est contemporaine de l'annihilation de son objet, l'amour s'accroît avec ses acquisitions et trouve satisfaction dans leur durabilité. » Zygmunt Bauman dans « L'amour liquide », éditions le Rouergue/Chambon, 2004.

1

De rares nuages flottaient dans un ciel bleu azur. Le soleil les éclairait d'une lumière crue et les rendait éclatants de blancheur. Les merles avaient commencé à chanter depuis le lever du jour, emplissant l'air de mélodies joyeuses et variées. La journée s'annonçait belle et pouvait faire oublier le fait que la scène se déroulait en banlieue nord de Paris. Tout au moins sur le plan météorologique, on pouvait être rassuré sur le déroulement paisible de ce samedi. À quelle heure le jour s'était-il levé ? Peut-être six heures du matin ou un peu avant. Jérémie ne le savait pas exactement, tout au plus le supposait-il. Il n'était de toute façon pas encore réveillé à une heure aussi matinale pour le vérifier. Depuis une dizaine de jours, depuis que les cours étaient terminés et qu'il n'avait plus rien à faire à l'université, il n'émergeait pas du lit avant neuf heures et demie. Ça le changeait des matins où il devait se lever pour aller assister à des cours plus ou moins intéressants et pour lesquels il devait s'astreindre à un trajet d'un quart d'heure en RER, suivi de vingt minutes dans le métro, sans compter le temps qu'il mettait pour rejoindre la gare, un bon quart d'heure à pied ou en bus. Dès qu'il se retrouvait dans les transports en commun, cette incursion dans le flot de travailleurs aux mines fatiguées et tristes le déprimait. Ces hommes et ces femmes résignés, du moins le supposait-il à la pensée qu'ils exerçaient sûrement pour la plupart d'entre eux un emploi guère épanouissant dont ils se seraient bien passés s'ils avaient pu faire autrement, lui donnaient une image peu reluisante de

ce à quoi il ressemblerait dans quelques années s'il restait dans cet environnement. Il ne trouvait pas cela très engageant. Mais il était là avec eux, embarqué dans le même wagon. Malgré sa volonté de s'extraire de cet univers terne dans lequel chacun dans cette banlieue semblait condamné à végéter, la réalité se rappelait cruellement à lui à chaque fois qu'il prenait ce train pour se rendre à Paris. La perspective de ce trajet ne le réjouissait pas. Les vacances lui permettaient de rester confortablement assoupi dans son lit, loin de l'agitation des rues, de la circulation et de la population affairée, jeune ou moins jeune, se dirigeant sans joie vers une occupation quelconque. Les gens, disciplinés, utilisaient les passages piétons pour traverser les rues, et massés un instant au pied des feux tricolores, seul moment où ils se rassemblaient et stoppaient leur course, ils auraient pu en profiter pour échanger quelques mots, sans doute des banalités, comme par exemple féliciter une maman pour la beauté de ses enfants ou faire une remarque sur tel aménagement urbain, ne serait-ce que par politesse et pour se prouver qu'ils n'existaient pas que par et pour eux-mêmes. Cela leur aurait permis de mieux repartir, plus gais, moins déprimés plutôt, vers leur objectif de la journée, lorsque le feu repasserait au rouge. Mais cela n'arrivait jamais. Non ! Seulement des gens pressés de faire ce qu'ils avaient prévu de faire, comme si cela relevait de la plus haute importance et ne supportait aucun contretemps alors qu'il ne s'agissait dans la plupart des cas que de faire quelques courses, tâches ménagères certes nécessaires pour le maintien d'une vie matérielle à laquelle nul ne peut échapper, mais peu satisfaisantes et peu gratifiantes sur le plan personnel. Mais sans doute était-il encore trop naïf et que son rêve d'une humanité fraternelle ne se réaliserait-il jamais. Sauf peut-être dans les villages, là où tout le monde se connaît déjà plus ou moins et a un peu conscience de faire partie d'une même famille, ce

concept de famille étant élargi à l'ensemble du village tant que ses habitants sont issus du coin et que personne n'est jamais loin de pouvoir être rattaché à tel ou tel nom déjà connu. Comment pourrait-il en être ainsi dans les grandes villes où règne le chacun pour soi et le communautarisme le plus étroit ? L'immigration n'était elle pas pour quelque chose dans la solitude qui y régnait et laissait les gens abandonnés à leurs problèmes ? La solidarité ne s'y exprimait plus qu'entre individus de même origine ethnique. Les minorités dites visibles y étaient de plus en plus visibles et de moins en moins minoritaires au fil du temps. Presque vingt ans que Jérémie habitait là, et chaque année il se sentait plus seul et moins soutenu. Quand il se promenait dans la rue ou qu'il prenait le RER, ou même dans sa classe au collège, il voyait bien que les Blancs se raréfiaient jusqu'à n'être presque plus bientôt, que le résidu d'une France en décomposition. Déjà qu'il souffrait de n'être pas reconnu en tant qu'homosexuel, il devait en plus supporter de se faire tout petit dans la masse des gens issus de l'immigration. Les politiciens avaient beau jeu d'imposer aux Français une immigration proprement insupportable qui modifiait les règles de civisme et nuisait à leur cohésion. Lui ne se retrouvait plus là-dedans. Ces mêmes politiciens leur disaient ensuite qu'ils devraient l'accepter sous peine d'être traités de racistes, incultes, bas du front, etc., et d'être méprisés en tant que tels. Chose bien méritée selon eux. Donc, pour résumer, non seulement ils étaient responsables des problèmes qui s'accumulaient, mais en plus ils insultaient les Français qui auraient préféré d'autres solutions que celles qu'ils proposaient et votaient par conséquent mal selon eux ou, culpabilisés, ne votaient pas du tout. Pourtant c'est ça la démocratie, tout le monde a le droit de voter pour qui il veut, il n'y a pas à avoir honte. Il ne fallait pas s'étonner du fait qu'il y ait de plus en plus d'abstentions ou que les partis hors du champ habituel

de la politique augmentent leurs scores électoraux. Les dirigeants élus, pour la plupart, surtout quand ils étaient de gauche, n'aimaient pas la France qui pourtant faisait partie d'eux, n'était-ce que par la langue qu'ils parlaient. Une telle haine de soi était incompréhensible et aurait sans doute mérité l'attention d'un psy. En attendant que quelqu'un s'occupât de leurs problèmes, ces mêmes politiciens faisaient subir les effets de leur névrose à l'ensemble des habitants du pays, les Blancs en priorité. Ils se croyaient bons et intelligents alors qu'ils étaient malades. Ils auraient eu besoin de consulter. Mais alors que les gens continuaient à les réélire, comment leur dire et les convaincre qu'ils faisaient fausse route ? Ça ne faisait rien, Jérémie passerait pour un salop de raciste. Il avait l'habitude de tels raccourcis intellectuels. Il était prêt à faire le sacrifice de sa popularité qui n'aurait de toute façon été que toute relative. On voyait bien que les politiciens donneurs de leçons n'étaient pas obligés eux de se colleter dans leur vie quotidienne tous les problèmes que causait cette immigration. Ça ne les empêchait pas de poursuivre leur œuvre de destruction avec le mot tolérance sans cesse à la bouche, dressé comme bouclier de leur aveuglement et de leur incompétence, peut-être en prévision du jour où ils auraient à faire face à une révolte. C'était encore une façon détournée de lancer aux Français : « La situation est telle qu'elle est — comme s'ils n'en étaient pas responsables —, maintenant, débrouillez-vous ! C'est à vous de faire des efforts et de vous adapter ». Bonjour le mépris ! L'immigration, une chance pour la France qu'ils disaient. Tu parles... Il s'ôta ces réflexions de l'esprit pour ne pas démarrer sa journée trop en colère. Il se connaissait trop bien pour savoir que quand il était parti dans des réflexions politiques, il pouvait être sûr d'aborder des idées qui ne l'aideraient pas à voir la vie sous son meilleur jour mais au contraire feraient de lui une sorte d'enragé, un incompris rejeté de

toutes parts, infréquentable et malheureux. Tout le monde l'insulterait ou le ferait passer pour un aigri, déjà, à son âge, ou pour un pitoyable inadapté social. Il ne voulait pas de ça. Pas aujourd'hui.

Il se raisonna et se dit qu'il vaudrait mieux pour lui dissimuler ce qu'il pensait vraiment de la situation de la France et de la politique qui y avait cours. Il ne dirait rien du fond de sa pensée. C'est ce qu'il faisait depuis qu'il avait quinze ans. Il aurait bien aimé se distinguer du troupeau, mais à bien y réfléchir et s'il voulait être honnête avec lui-même, il devait reconnaître qu'il était comme les autres. Bien sûr, pas exactement le même, mais avec les mêmes désirs, les mêmes obligations, les mêmes rêves. De cela, il s'en était rendu compte tardivement, peut-être trop orgueilleux pour accepter de n'être qu'un individu lambda perdu dans la masse. Il s'en voulait d'avoir été aussi peu lucide. Il lui serait pourtant facile de se mettre au même niveau que les autres, de partager les mêmes idées, d'avoir la même vision du monde qu'eux. Il n'aurait aucun mal à faire l'hypocrite lui aussi, même s'il se méfiait de ses retours d'idéalisme et de son manque de cynisme. Le cynisme ne correspondait pas à son caractère mais il en connaissait l'utilité pratique, et même vitale. L'hypocrisie, voilà le truc en vérité. Dire blanc quand on pense noir, et inversement. C'était le seul moyen de survivre dans ce monde de faux-semblants, de mensonges et de manipulations. Puisque tout se fait par calcul, du gosse qui pleure devant sa mère pour avoir son bonbon au supermarché, au mari adultère qui cherche un alibi pour dissimuler son infidélité à son épouse, il suffisait de jouer le bon rôle, et d'abandonner toute tentative de réalisation personnelle, projet probablement inatteignable dans les conditions politiques, sociales et culturelles du moment. Il pensait plus précisément au système éducatif mis en place par le gouvernement français, particulièrement

nocif pour les Français dits de souche (Blancs en fait, qu'ils soient d'origine italienne, polonaise, portugaise ou espagnole), à la télévision et l'indigence de ses programmes, à la ville qu'il habitait et sa fonction presque exclusive de cité dortoir. Si honorable fut elle, la réalisation personnelle ne lui apparaissait pas comme un but atteignable ni même souhaitable en définitive. Trop exigeant, trop utopique. Ce n'était pas d'actualité. On verrait ça plus tard. En attendant, il était persuadé que l'hypocrisie était la tactique gagnante. Il le savait mais avait du mal à s'y résoudre. C'est pour cela qu'il évitait les situations de conflit qui pourraient faire voler en éclats tout le vernis de bienséance qu'il s'était appliqué à intégrer à sa personnalité tout au long de sa scolarité jusqu'au lycée, sous la houlette d'enseignants plus soucieux d'instaurer un vivre-ensemble (expression détestable quand il suffisait de parler de civisme républicain, expression moins vague et subjective qui faisait référence plus aux valeurs de la République qu'à l'espèce de néo-religion laïque qu'on tentait d'imposer et dont personne ne connaissait les lois ni n'avait le pouvoir légal de les faire respecter) à la sauce socialiste (égalitaire, antiraciste, multiculturaliste) dans la société française alors qu'ils avaient déjà du mal à tenir leur classe — c'était peut-être à cause de ça d'ailleurs qu'ils étaient tellement attachés à cette idée de vivre-ensemble —, que de transmettre leur savoir — ce pour quoi ils étaient théoriquement payés.

Heureusement pour lui, ça lui avait simplifié les choses ; il était assez doué sur le plan scolaire et, sans se forcer, il avait franchi aisément toutes les classes jusqu'à la fac. Ses études ne lui plaisaient que moyennement et il pensait juste à s'en sortir honorablement, sans plus. Il avait montré pendant toute sa scolarité peu d'intérêt pour toutes les matières qu'on lui avait enseignées, à part peut-être pour

l'histoire qui lui permettait de s'évader vers d'autres horizons. Les langues étrangères ne lui posaient aucun souci et il les apprenait plus vite que tous ses camarades de classe. Il avait plus de difficultés avec les mathématiques mais s'était pourtant orienté vers un bac mêlant mathématiques et technologie. Mauvais choix. Mais tous les bons élèves étaient orientés vers les mathématiques et le lycée technologique était moins grand et avait étrangement meilleure réputation que le lycée général où il aurait pu tout simplement passer un bac C. Bon, bref, ça c'était fait comme ça. Le problème qui se posait à lui maintenant était qu'il allait devoir vraiment se mettre à travailler. Peut-on en effet poursuivre des études sans jamais se forcer ? N'arrive-t-il pas un moment où on est obligé d'être réellement motivé et de le montrer par son travail ? Du reste, il se doutait qu'au moment de rentrer dans la vie active, son attitude dilettante ne parviendrait pas à convaincre un patron de l'embaucher. Encore une fois, il remettait cette échéance à plus tard et pour l'instant, il tentait de profiter de sa vie estudiantine un peu oisive. Ça ne durerait pas, alors il ne voulait pas trop penser au futur. Trop stressant. Le hic, c'est qu'il ne trouvait personne qui abordât la vie avec le même état d'esprit que le sien. Tous étaient trop moches, trop sérieux ou au contraire trop crétins. Quelques uns étaient vraiment accros à leurs études, fréquentant assidûment la bibliothèque de la fac, en quête de nouvelles lectures, fayotant avec les meilleurs élèves dans la perspective sans doute de se constituer déjà un carnet d'adresses qui pourrait leur servir à l'avenir, évitant de perdre leur temps en discussions stériles. Quelque part, Jérémie les enviait et les admirait, mais il se savait incapable de les imiter. Pour cette raison, il n'éprouvait aucune jalousie à leur égard, admettant son infériorité et préférant prendre le temps de vivre. Deux options se présentent à nous dans la conduite de notre vie : vouloir profiter de la vie ou

vouloir réussir sa vie. Le plus souvent, ces deux voies sont incompatibles. Vouloir profiter de la vie sans se soucier de la réussir est objectivement la plus sûre façon de la rater. Mais ça, il ne le savait pas encore et restait trop passif face aux événements, se reposant sur ses lauriers et comptant sur la chance pour palier son manque de travail et de détermination. Sa stratégie, mais il n'en était pas conscient, reposait en quelque sorte sur un « tout ou rien » qui finalement ne menait à rien. Il aurait pu tenter de faire comme les bons élèves qu'il croisait. Mais maintenant, c'était trop tard, et quoi qu'il eût pu entreprendre, ça sonnerait faux. Ça, il le savait. Il avait déjà essayé, ça n'avait pas marché. Jamais il n'aurait pu se faire passer pour un élève studieux. Pas assez persévérant, pas assez concentré sur ce qu'il faisait. Quand on a pris de mauvaises habitudes, difficile de s'en débarrasser. Les autres l'auraient perçu comme un imposteur. Et ce malgré le fait qu'il fût bon élève, ce qui aurait pu les induire en erreur au début et leur faire croire qu'il était digne d'intégrer leur petit groupe d'étudiants modèles. Mais il y avait quelque chose dans son attitude qui les en dissuadait rapidement. Peut-être dans sa manière d'être peu assurée, pas assez déterminée, pas assez élitiste, pas assez aristocratique. Ah, ce manque de confiance en soi. Il en souffrait terriblement. Ça lui gâchait la vie. Il en avait conscience, mais ne savait pas comment y remédier. Il se consolait en se disant que ça ne venait pas de lui mais probablement du milieu dans lequel il vivait. Pas le milieu familial, non, mais une ambiance, un climat général dans lequel il ne se sentait pas respecté, qui le rabaissait et le blessait, voire l'humiliait, en tout cas le complexait, lui, le petit Blanc perdu dans cette banlieue bigarrée où il se sentait si seul et sans même le droit de se plaindre, alors qu'il avait des tas de raisons de le faire. Il lui était interdit d'avoir le moindre désir de justice, de ce qu'il estimait être juste en tout cas. Il aurait pu

s'en expliquer si on avait bien voulu l'écouter. Mais il ne fallait pas s'y attendre. Cela aussi, il le savait. Il était Blanc, il était donc coupable. Coupable de quoi ? D'exister tout simplement. Et plutôt attiré par les garçons, un brin misogyne par dessus le marché, mieux valait pour lui jouer discret, ne pas faire de vagues et se tenir à carreaux. Cette comédie, depuis combien de temps la jouait-il ? Cinq ans ou plus ? Oui, certainement. Depuis son entrée au collège vers dix ou onze ans, au moment où l'on commence à comprendre les choses. Ça faisait presque dix ans en fait.

Pratiquement dix ans de mensonges et de faux-semblants. On ne pouvait pas lui reprocher après ça de manquer de confiance en soi. À force de se cacher, de ne jamais prendre le risque de l'authenticité, de ne pas tenter d'être soi-même et non plus ce personnage qu'il était forcé de jouer s'il voulait avoir un minimum de vie sociale, on en vient à croire que la vie mérite mieux que soi, ce simulacre sur pattes que nous incarnons malgré nous. Un comportement plus vrai aurait pu lui causer bien des ennuis, mais l'aurait également sans doute amené à avoir une existence qui lui aurait davantage ressemblé et dans laquelle il aurait pu être plus heureux. Avec un peu plus de courage, ça aurait été néanmoins possible. Mais ce n'étaient là que des suppositions. Personne n'en savait rien, on pouvait juste le supposer. Il se réconfortait ainsi. Rationnellement, ça lui suffisait. C'était plus satisfaisant pour son amour-propre que d'avoir à admettre qu'il était lâche. Hypocrite et en plus lâche, c'était trop. Mais lui avait-on appris à être courageux ? Non ! Tout était fait au contraire pour ranger les gens à l'avis du plus grand nombre, les rendre craintifs et obéissants. Une sorte de bien-pensance s'était installée et obligeait tout le monde à suivre les consignes d'une intelligentsia politique et culturelle qui faisait régner sa loi sans user de la force.

Elle ne faisait que diffuser des idées qui s'imposaient à tous, devenaient une évidence alors qu'elles restaient pour le moins contestables (viendrait le jour, une vingtaine d'années plus tard, où, contre toute évidence, l'on remettrait carrément en cause l'existence des races, summum de malhonnêteté scientifique). Les hommes et les femmes qui en étaient à l'origine ou les reprenaient avec ferveur avaient remplacé les prêtres et les curés du temps où l'Église avait encore de l'influence. Depuis peut-être dix ans qu'il avait adopté, par la force des choses, pour ne pas être exclu de toute vie sociale, un comportement faux et fuyant, il ne savait plus très bien où il en était. Non pas qu'il jugeait que sa vie n'avait aucun sens car il était persuadé que s'il était né, c'était qu'il y avait forcément une raison à cela et qu'il finirait par la découvrir. Mais à force de tromper son monde, il finissait par se tromper lui-même, par se trahir serait plus exact, et avait perdu le contact avec sa propre vérité intérieure. Il avait fini par ne plus savoir très bien qui il était. Or pour savoir où l'on va, il faut savoir qui l'on est. Même s'il n'en avait qu'une vague idée, il refusait d'être déterminé par son homosexualité car il était sûr et certain que son identité ne se limitait pas à cela, que son homosexualité ne résumait pas sa personnalité et encore moins ce qu'il était. Il savait simplement que son attitude attentiste et fataliste lui avait fait rater de nombreuses occasions de se faire des amis ; il avait manqué les opportunités qui s'étaient offertes à lui. Ça l'avait empêché de faire les bons choix et d'avoir une vie plus réjouissante. Il avait conscience qu'il était en train de rater sa vie et qu'il avait déjà gâché une grande partie de sa jeunesse. La jeunesse ne dure pas longtemps ; disons en excluant l'enfance qui est en soi un autre monde, une dizaine d'années en gros. Même s'il se considérait encore jeune, et il avait raison si l'on tenait compte de son âge (bientôt vingt ans), il arrivait à la fin d'un cycle, celui de l'adolescence dont il avait

passé toutes les étapes sans les avoir vraiment vécues. Ce n'était pourtant pas faute d'y avoir été confronté. Vacances dans un camping avec des copains, loin de chez lui et en autonomie, petits boulots alimentaires pour pouvoir se les payer, voyages à l'étranger en colonie de vacances, sorties en boîte de nuit, clubs de sport, études, bac, etc., bref le parcours classique du jeune bien intégré dans la société, qui connaît les codes de groupes sociaux divers, capable de s'adapter aux individus qu'il côtoyait sans jamais perdre sa personnalité, ni, c'était plus grave et c'était là son plus gros défaut, jamais l'exprimer ouvertement, sachant rester sur sa réserve pour ne pas vexer ou blesser les autres, ni leur donner le sentiment de les dominer. C'est ce qu'il regrettait, ne jamais avoir pu dire franchement ce qu'il avait sur le cœur, quels étaient ses rêves, ce qu'il attendait d'autrui, quitte à lui reprocher ce qu'il considérait chez lui comme des insuffisances. Il n'avait jamais eu l'impression que cela fût possible, ni même, et surtout pas, avec ses parents, du temps où il avait encore les siens et qu'ils étaient unis. Aujourd'hui, il vivait avec sa mère divorcée et sa sœur de deux ans moins âgée que lui. Était-il utile de parler de son père ? Un père absent dont il s'était à peine aperçu de l'éviction du foyer. C'est pour dire comme il comptait peu dans son esprit. Il ne le regrettait pas, c'est tout ce qu'il pouvait en dire et il refermait le sujet aussi sec quand on l'évoquait. Il en était même à douter que ce fût son véritable père. Question ressemblance, sa sœur, oui, mais lui, non. De toute façon, il s'en moquait. Il pensait que c'était mieux pour lui de se considérer comme orphelin de père, ce qui était presque le cas dans sa tête. Il n'aurait de toute façon pas beaucoup d'effort à faire pour s'en persuader, vu le peu d'échanges qu'il avait eu avec lui ; et question complicité, ça avait été zéro. Même si elle n'était pas vraie, cette version de son passé l'arrangeait. Il n'en voulait à personne. En y réfléchissant bien, toute cette histoire

malheureuse avec son père expliquait peut-être que sa mère lui laissait une grande liberté et qu'elle ne lui posait que peu de questions sur sa vie. Ce n'était pas lui qui allait s'en plaindre. Qu'espérait-il dans le fond, qu'attendait-il de la vie ? Il voulait qu'on l'aime, quitter ce monde froid où personne ne lui donnait l'impression d'être vraiment à son écoute, et attendait au moins un peu de reconnaissance sociale de son existence. Autrefois, les étudiants étaient respectés en tant que bâtisseurs de l'avenir de la nation ; cela leur donnait un certain statut social plutôt gratifiant. Mais déjà dans les années quatre-vingt-dix, c'était tout juste si on ne les prenait pas pour de gros fainéants privilégiés que leurs parents entretenaient dans l'espoir que leurs études leur permettraient un jour de décrocher un emploi valable. Quant à la nation, plus personne n'y croyait. Il fallait voir les choses en face. La nation était en voie de disparition. Lui y tenait mais y croyait de moins en moins et, revenant aux choses concrètes, se disait qu'un jour ou l'autre, il faudrait bien renoncer à ses rêves d'une vie meilleure et se lancer dans la vie active. Dans ces conditions, on ne pouvait pas s'étonner de la montée de l'individualisme. Puisque plus personne ne croyait aux vertus du collectif, les gens s'étaient repliés dans un chacun pour soi où ils étaient sûrs de ne pas connaître la trahison.

Changer la vie ? Le slogan lui avait plu à l'époque et il avait cru un moment que cela correspondait exactement à son désir d'ailleurs, d'autre chose. Aussi s'était-il intéressé à la politique et avait-il décidé qu'il serait de gauche, ce qui, avait-il remarqué, le rendait sympathique auprès des collègues de sa mère ou dans sa famille qui voyait là s'exprimer chez lui des penchants qu'ils appréciaient et devinaient à travers les quelques mots qu'ils échangeaient ensemble. Ils auraient dû gratter un peu plus. Ils se

seraient rendu compte que ce n'était pas si simple ; mais s'arrêter à la conclusion qu'ils étaient en face d'un futur camarade lorsqu'ils s'adressaient à lui, les satisfaisait et ils ne creusaient pas plus loin. S'il leur avait dit qu'il était homosexuel, ils l'auraient peut-être plus apprécié encore, ceci confirmant avec certitude à leurs yeux qu'il était de leur côté. Heureusement, il n'en avait rien fait. C'était mieux ainsi. Ça lui convenait. Ils n'avaient pas besoin d'en savoir plus. Ce n'était pas ce qui le tracassait. Jusqu'à présent, comme depuis toujours, il n'avait aucune idée de ce qu'il pourrait bien faire pour s'en sortir une fois réellement dans la vie adulte. Ce n'était pas comme les enfants à qui on demande ce qu'ils veulent faire plus tard et qui ont déjà une réponse toute faite à donner. Lui refusait de se prêter à ce jeu. Pourtant ça aurait été de son âge au début et il aurait tout aussi bien pu répondre n'importe quoi, pompier, aviateur, mécanicien ou footballeur, ça serait très bien passé, chacun aurait pu faire un commentaire et envisager un futur au petit rejeton de leur fille, sœur, cousine, collègue, amie ou simple voisine. Il se disait parfois qu'il aurait sans doute mieux fait de ne pas réussir aussi bien à l'école et d'avoir été orienté dans une filière professionnelle quelconque, dans laquelle il aurait appris un métier et ne se serait plus posé autant de questions sur son avenir. Là aussi, il était trop tard maintenant, il était lancé sur une autre voie.

2

Quelle heure était-il ? Dix heures un peu passées. Bon allez, fini de rêvasser et de ressasser ses problèmes. C'était bon pour déprimer tout ça. Or aujourd'hui, ce n'était vraiment pas le jour. En effet, Jérémie avait prévu de se rendre à la gay-pride à Paris. Vous savez, ce grand carnaval gay où les associations gays (qu'on appellerait plus tard LGBT pour lesbiennes, gays, bisexuels et transsexuels, comme s'il y avait un rapport entre les uns et les autres hormis une homosexualité présumée qui ne relève pas des mêmes ressorts psychologiques et ne concerne donc pas les mêmes personnes), en exposaient leurs revendications au gouvernement et à la société civile. Lui, il s'en moquait et ne s'y rendait que dans l'espoir (illusoire ou très mince, mais à l'époque il était naïf) de faire des belles rencontres. Il s'imaginait pouvoir y faire la connaissance d'un jeune homme comme lui, voire plus jeune, sensible et intelligent, beau naturellement, et sympathique de surcroît. Il pensait que c'était possible... s'il avait de la chance, beaucoup de chance. Nous étions alors en 1993. Ce n'était pas la première gay-pride à laquelle il avait envisagé de se rendre. Il avait failli aller à celle de l'année précédente mais la pluie l'en avait dissuadé. Il n'estimait pas être gay, en tout cas certainement pas à la manière des promoteurs de la manif. Ça le mettait en porte à faux vis à vis des personnes qui y participaient mais il ne pouvait pas se résoudre à porter lui aussi les revendications qu'ils scandaient. Après tout, ils réclamaient déjà le mariage gay, disposition législative qu'il trouvait absurde et contre-

productive si l'on voulait faire régresser l'homophobie que ces mêmes associations avaient trop tendance à confondre avec des positions anti-gays qu'il comprenait par ailleurs très bien. Car dans l'esprit, même s'il s'en cachait, il était, malgré son jeune âge, fondamentalement conservateur, et ne voyait pas la nécessité d'ébranler la société traditionnelle. La manif prenait appui sur une idéologie d'extrême-gauche évidente à laquelle il n'adhérait pas du tout. Et puis cette manie de se faire constamment passer pour des victimes avait le don de l'énervier. Puisqu'eux-mêmes prétendaient être nés homosexuels, ce qui était déjà une théorie contestable selon lui, on aurait pu leur objecter que l'on ne naît pas victime. Le seul moyen d'éviter de l'être est de devenir fort, pas d'abdiquer avant même d'avoir combattu, ni de se mettre dans la peau du pauvre persécuté attendant que l'on veuille bien venir le secourir. Il ne voyait pas en quoi le fait d'être homosexuel le condamnait à être une victime désignée de la société. Tout ça dépendait finalement de la vision qu'on avait de soi et de son homosexualité. Pour lui, l'homosexualité n'était pas une fatalité, encore moins une malédiction, ni même le résultat d'un coup de dés de la génétique, mais un choix. Un choix plus ou moins réfléchi, plus ou moins conscient, mais tout de même un choix. Il n'aimait pas les homosexuels qui se contentaient d'être ce que les associations gays attendaient d'eux, c'est à dire globalement de pauvres garçons à plaindre, jeunes hommes ou hommes plus mûrs, toujours confrontés au rejet, à la moquerie ou aux insultes et par réaction, fiers d'être homosexuels, auto-persuadés d'être meilleurs que leurs détracteurs et persécuteurs. Lui ne se sentait pas différent, ni meilleur, ni pire. Il ne comptait pas sur l'homosexualité pour le faire grimper dans l'échelle de l'humanité. Ce n'était pas l'homosexualité qui permettait de faire un saut qualitatif dans l'échelle de l'humanité. De plus,

l'homosexualité n'était pas le signe d'une éducation ou d'un niveau de conscience supérieurs. Il voyait dans cette attitude hautaine et dédaigneuse, une forme de racisme anti-hétéro. Lui n'était fier que d'une chose (enfin plus que ça, mais c'était déjà une chose importante à ses yeux), c'était de penser ce qu'il pensait malgré toute la propagande bien-pensante qui lui répétait sans cesse que c'était mal. Pourquoi s'appeler gays au fait ? Était-ce pour faire oublier l'aspect sexuel de l'homosexualité ? Pour mettre l'accent sur autre chose ? Quoi ? Un homosexuel était-il différent intrinsèquement d'un autre homme ? Ce serait faire preuve d'une grande prétention. Être fier d'être gay ? Pourquoi ? Suffisait-il d'être homosexuel pour être meilleur qu'un autre ? Dans ce cas là, pourquoi cacher son homosexualité ou réclamer d'être reconnu comme une victime ? Il ne comprenait pas toutes ces contradictions. Le terme gay les résumait, était le symbole de toute cette hypocrisie et malhonnêteté ; il le détestait. Les associations gays faisaient à son avis fausse route. La vraie radicalité aurait été de s'afficher en tant qu'homosexuel et non en tant que gay. On aurait enfin pu parler d'une véritable libération sexuelle. Mais là, comme ça partait, on ne pouvait guère espérer plus qu'une tolérance de façade de la société à l'égard de personnes jugées étranges, particulières, des clients aussi qu'on aurait vite fait d'intégrer dans le moule de la société de consommation. Une catégorie de plus, un ghetto de plus. Le regard n'aurait pas changé, ou alors si mais pas dans le sens de la vérité. On vivrait toujours dans le mensonge, et la bêtise.

Changer la vie, ce n'était pas ça. Il lui semblait aussi que bien d'autres personnes souffraient davantage que les homosexuels et devaient passer avant eux dans les préoccupations humanitaires du gouvernement, comme par exemple les handicapés. Fallait-il

considérer un homosexuel comme un handicapé ? Il espérait bien que non. Alors pourquoi accepter d'être traité comme tel ? Les homosexuels étaient-ils persécutés en France ? Ils n'étaient certes pas aimés de tous les Français. Et alors ? Qui pouvait se vanter de l'être ? Et puis la discrimination lui apparaissait comme un comportement naturel qu'il ne souhaitait pas que l'on pût remettre en cause, sous peine sinon d'interdire aux gens de faire le choix de leurs fréquentations. La vie était une question de choix, et impliquait donc forcément de faire de la discrimination. Tout le monde en faisait, même sans s'en rendre compte, même ceux qui refusaient de l'admettre. Empêcher les gens de faire de la discrimination, c'était tout simplement les empêcher de vivre. Pas les tuer, mais presque. Changer les rapports de domination de classe ne signifiait pas non plus supprimer les classes sociales. Juste apporter un peu plus d'éthique dans les rapports sociaux, faire en sorte que les gens soient un peu plus intelligents et qu'il y ait plus d'entraide entre les uns et les autres. Là, c'était une question de choix de société. Dans quel monde voulait-on vivre ? L'immigration ne nuisait-elle pas à l'inter-solidarité, à l'unité de la nation, au développement de la conscience citoyenne, à l'amélioration des conditions de vie du peuple, vous savez, les gens qui travaillent pour pouvoir se loger, se nourrir et se divertir. Les liens ethniques ne l'emportaient-ils pas sur la conscience de classe chère aux communistes, aux socialistes et à tous les gens de gauche ? Les vieux concepts n'étaient plus valables. Les communistes portaient au Front National. Les gays eux, luttèrent pour obtenir des droits, même s'il jugeait, lui, que comme tout citoyen, à titre individuel, ils les avaient déjà tous. Quant aux couples... Il n'en connaissait pas et se demandait comment il était possible de vivre en couple quand on était homosexuel. Car vivre en couple, et pire, se marier, puisque cela faisait partie à terme des

objectifs du mouvement gay même s'il n'était question que de contrat d'union civile à l'époque, supposait probablement la fidélité. Défi difficile à tenir dans le milieu gay. Vous savez peut-être ce qu'en pensait Oscar Wilde : « La fidélité, c'est l'absence d'opportunités » disait-il. Tellement juste quand on connaît un peu le milieu. Le mariage, encore un truc de vieux pensait Jérémie. Ça ne le concernait pas. Quant à se montrer solidaire des homos, en l'occurrence des gays puisqu'ils voulaient qu'on les appelle ainsi, il s'en moquait. Ce n'était pas parce qu'il était homo lui aussi, que d'une part, il le resterait toute sa vie, et que d'autre part, il devait abandonner son libre arbitre et être d'accord avec tout ce que disaient leurs prétendus représentants, censés donc parler en son nom à lui. Que pouvait-il avoir de commun avec un type qui n'était pas du même milieu social que lui, n'habitait pas le même genre d'endroit, ne partageait pas ses idées et n'avait pas les mêmes activités ? Le simple fait d'être homosexuel suffisait-il à effacer toutes les différences de statut et les divergences d'opinion ? Il était sûr que non. Encore une hypocrisie de plus de la part de cette communauté gay affichée comme une fraternité de tous les homosexuels, mais qui comme ailleurs était fragmentée en une myriade d'individualités où chacun avait ses propres rêves, convictions et objectifs. Bref, le mariage n'était pas pour lui et jamais il n'en ferait la demande, ni ne porterait une telle revendication. Qui pouvait bien le désirer ? De vieux messieurs ou de jeunes hommes déjà tellement pressés d'en finir avec la vie, avec l'aventure et le plaisir, et ayant tout misé sur la sécurité au risque d'en crever d'ennui. Il trouvait ça regrettable et même déplorable. Ce qu'il en pensait était que c'était la marque de l'embourgeoisement et de la médiocrité d'esprit qui touchait désormais même les gays, pourtant en lutte contre les valeurs traditionnelles et l'oppression bourgeoise. Il y avait une contradiction à se dire défenseur de l'opprimé alors qu'on

reprenait les armes de l'opresseur pour les diriger contre les gens qu'on était censé défendre. Mais puisqu'on avait habitué les gens à penser de façon binaire avec les bons d'un côté et les méchants de l'autre, on pouvait s'attendre à ce que le raisonnement simpliste qui en découlait conduisit à ce genre d'impasse discursive. Il était gêné de ce qu'on parlât pour lui sans lui demander son avis mais trouvait plus commode de laisser les gays dans le confort de leurs petites certitudes et de ne pas se mêler de leurs histoires. Les immigrés devaient se méfier de tels alliés, comme les associations gays devaient se limiter à militer pour les homosexuels sans y associer la lutte contre le racisme. Ça leur éviterait d'avoir un jour à se retourner contre leurs prétendus alliés immigrés, dont de plus en plus d'homosexuels se détournent aujourd'hui en raison d'une homophobie culturellement plus développée chez eux que chez les Français de longue date. Les immigrés étaient-ils des enfants de la patrie ? Incontestablement, non ! Les préparait-on à le devenir ? Là aussi, la réponse était négative. Il suffisait de jeter un œil aux programmes scolaires d'histoire pour s'en persuader. Alors où était la République ?

Il avait encore le temps de se préparer. Finir son déjeuner, faire son lit, se raser (jambes y compris, ce qu'il faisait deux ou trois fois par semaine car il détestait les poils et heureusement pour lui, il n'en avait pas beaucoup), s'habiller, tout cela lui prendrait bien trois quarts d'heure. Il prendrait son temps ; la salle de bains était libre. Il était seul dans l'appartement. Sa sœur était déjà partie rejoindre ses amis dans une autre partie de la banlieue parisienne, bien plus jolie que l'endroit où ils vivaient, où les petits pavillons avec jardinet se juxtaposaient et où l'on retrouvait une ambiance villageoise qui tranchait avec l'agitation et l'indifférence qui régnaient dans des villes plus grandes. Sa mère travaillait le samedi matin. Un emploi

administratif de fonctionnaire territorial à la mairie, sans intérêt selon lui. C'était sans doute utile comme fonction, mais à part la sécurité de l'emploi et des conditions de travail plutôt tranquilles, cela ajouté au fait qu'elle n'avait pas besoin chaque matin d'emprunter les transports en commun puisqu'elle se rendait à pied sur son lieu de travail, sa profession ne devait guère être passionnante. En tout cas ça ne l'intéressait pas et il ne cherchait pas à en savoir plus. Tout ce à quoi il devait penser, c'était à son planning du jour. Concernant sa toilette, il en aurait fini vers onze heures. Puis quelques pompes (pas plus d'une trentaine pour s'entretenir physiquement un minimum tout en évitant de transpirer, et puis parce que ce n'était pas le jour pour faire trop de sport) et un peu de télé en attendant sa mère et le repas de midi. La matinée se passa ainsi.

Arriva 13 h 15. Il était déjà sur le quai de la gare. Il y attendait son RER pour Paris, avec quelques personnes qui traînaient là, des jeunes, des vieux, la plupart au teint basané, des gens avec qui il n'avait rien à voir et qu'il ne recroiserait pas jusqu'au soir au moins. Ces gens là comprenaient-ils le sens de l'unité républicaine ? À la condition que la réponse fût oui, il aurait pu peut-être s'entendre avec eux, éprouver un minimum de solidarité à leur endroit. Mais Jérémie en doutait et finalement s'en moquait. Il ne faisait même plus attention à eux, certains ne sachant même pas parler français ou à peine. Il exprimerait son opinion dans les urnes maintenant qu'il avait l'âge de voter, puisque c'était la seule manière de se faire entendre. Il était vêtu simplement d'un jeans, d'un tee-shirt sans inscription autre que le logo de la marque, et des baskets blanches qu'il avait l'habitude de porter tous les jours pour aller à la fac ou n'importe où. Il fallait qu'il se dise que cette journée était comme les autres et en ce sens, le fait de s'habiller comme tous les jours l'y avait aidé un petit

peu. Il était stressé mais essayait de faire en sorte que cela ne se vît pas et que personne ne pût deviner qu'il allait à la gay-pride. Vu la publicité qui en avait été faite dans tous les journaux télévisés, il avait l'impression que tout le monde était au courant et pouvait le suspecter à n'importe quel moment d'être sorti exprès pour ça. C'était effectivement le cas mais rien ne le laissait supposer. Et puis de toute façon, qui s'en souciait en vérité ? On vivait en démocratie ; à condition de ne rien faire d'illégal, chacun était libre de mener la vie qu'il voulait, non ? Tout le monde se préoccupait d'abord de sa propre vie avant de s'intéresser à celle des autres. Alors relax. L'homosexualité, même si elle n'avait pas bonne presse partout, n'était pas illégale... Il monta dans le RER qui n'avait pas tardé à arriver et trouva une place assise. Il s'y était installé comme il l'avait fait des centaines de fois durant toute l'année scolaire. Le trajet dura quinze minutes jusqu'à la gare du Nord, pendant lequel nul passager n'était venu s'asseoir à côté ou en face de lui. Il faut dire que le train était pratiquement vide. Il le quitta pour prendre la ligne de métro par laquelle il changerait ensuite de direction pour descendre un peu avant le lieu de départ du défilé de la gay-pride. Toujours aussi parano, il ne voulait pas que l'on devinât qu'il s'y rendait. Il préférait marcher un peu au dehors pour se sentir moins oppressé par l'air stagnant du métro. Il posait un regard fixe sur le fond du wagon et se tenait raide sur la banquette pour ne pas laisser sa nervosité trop se manifester. Il avait l'impression que tous les autres voyageurs le regardaient. Marcher un peu lui ferait du bien et l'aiderait à se décontracter. Ce n'était pas sa première gay-pride. Il savait comment ça allait se passer mais il était toujours aussi tendu à l'idée de se promener dans la rue spécialement bloquée à la circulation pour l'occasion, parmi tous ces homosexuels qu'il ne connaissait pas. Tous n'étaient pas spécialement homos même s'ils reprenaient en chœur les

slogans militants du type à la sono en tête de cortège, qui lui-même aurait du mal à se faire entendre à cause des autres sound-systems apportés sur leurs chars par les boîtes de nuit qui sponsorisaient la manif et aidaient à en faire un rendez-vous festif. Il arriva sur la place de départ déjà bien peuplée. Parmi les manifestants, il reconnut quelques membres de l'association qu'il avait quelquefois fréquentée (trois ou quatre fois) les mois précédents, du temps où ils se réunissaient dans un petit appartement de la rue Michel Lecomte à Paris. Il s'approcha donc du groupe, se fondant dans la foule et sachant déjà que du bord, sur les trottoirs et au-delà du rond-point qui constituait la place, personne ne pourrait l'identifier. Comme s'il était le centre du monde et que tous les yeux étaient braqués sur lui... Stupide comme idée ! Il devait se l'ôter rapidement de l'esprit. Rester simple, rester soi-même, arrêter de jouer la comédie, voilà le secret. Ne voyait-il pas autour de lui tous ces jeunes hommes, la plupart sans signe particulier qui pût les distinguer de n'importe qui, habillés comme lui, souriants, discutant et plaisantant ensemble, ou parfois seuls et silencieux ? D'autres plus identifiables, portaient des tenues voyantes de couleur claire voire carrément flashy, jaunes, vertes (jamais il n'aurait eu l'idée de se promener avec un pantalon vert), cheveux longs, visiblement maquillés parfois, avec des colliers, des pendentifs et des boucles d'oreille fantaisie. D'autres encore, plus âgés, en tenue de cuir. Des moustachus, des gros, et pas mal de filles aussi, ou plutôt des garçonnas, toutes avec les cheveux courts, ressemblant plus à de jeunes adolescents (qui auraient pu lui plaire s'il n'y avait eu tromperie sur la marchandise) qu'à de jeunes filles.